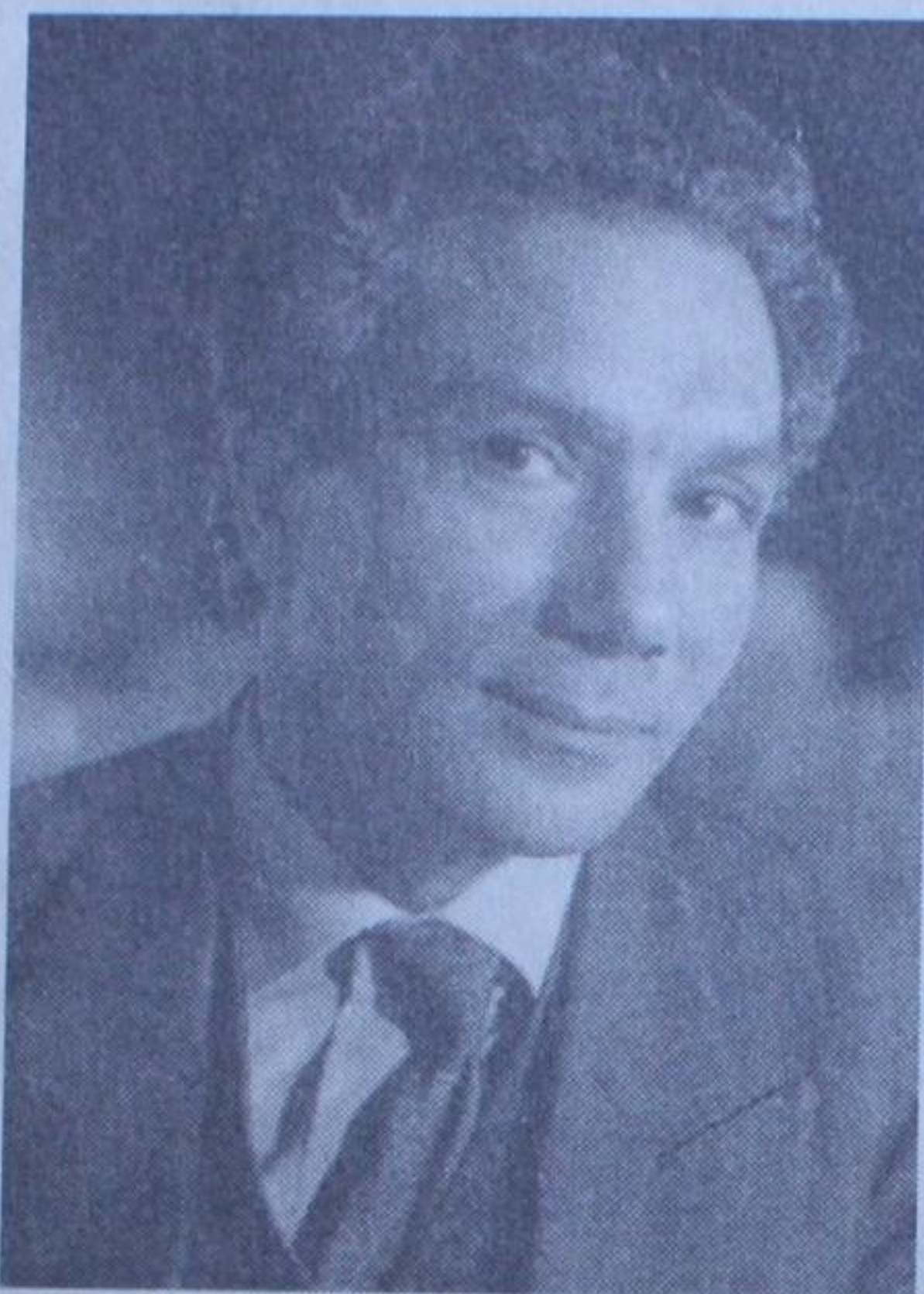


Libération

Kaleidoscope

Libération (quotidien marocain) 22/23 avril 2000



Trois questions à ... Abdelkader Lagtaâ **La Porte close, enfin !**

trouver le moyen de les diffuser autrement. A titre d'exemple, je verrais bien mon film interdit aux barbous, aux femmes tchadorisées et leurs acolytes.

Le tournage s'est déroulé dans les magnifiques paysages de Ouarzazate; ce choix répond-il initialement à des nécessités de la diégèse (l'univers de l'histoire) ou à une expérience esthétique (sortie du décor urbain de Casablanca)?

Après *Un amour à Casablanca*, j'ai ressenti deux besoins essentiels, celui de recourir à la coproduction pour bénéficier de plus de moyens et celui d'explorer un autre espace plus ouvert que l'espace urbain. Mon choix s'est porté alors sur la région de Ouarzazate, un espace réunissant des caractéristiques susceptibles de connoter des préoccupations personnelles. Donc, c'est le scénario qui a été conçu pour correspondre au décor, décor qui m'a beaucoup aidé à exprimer certains rapports ou certains états d'une manière visuelle. A titre d'exemple, le personnage principal travaille et habite dans une école située dans un périmètre,

aride alors que les villageois occupent une vallée verdoyante, ce qui contribue fortement à accentuer son sentiment d'exil et de solitude. De même pour les rivières. Véritable bienfait pour la population locale, elles ne sont le plus souvent perçues par le héros qu'en tant que frontière, un obstacle à ses désirs. Ce contraste régit même la relation amoureuse. Parmi toutes les femmes entre lesquelles le héros est ballotté, c'est celle qui arrive de la vallée, sorte de paradis perdu, qui répond le mieux à ses aspirations. Néanmoins, il a fallu faire preuve de vigilance pour ne pas tomber dans le folklorisme, l'exotisme et l'ethnographisme. Par ailleurs, cette région étant constamment utilisée par la production étrangère, le tournage est devenu une manière de me l'approprier et de confronter à travers elle ma propre démarche à celle des autres cinéastes qui l'ont investie. Il y a peut-être là l'occasion d'un travail comparatif à tenter un jour.

Vos films expriment souvent une rage de vivre insoumise. Les personnages semblent surdéterminés par des

contraintes sociologiques, culturelles, voire psychiques. Est-ce une métaphore de la condition du cinéaste lui-même?

Il faut donc rendre hommage ici à l'inconscient qui a réussi à déjouer tous les contrôles. En effet, le héros du film est non seulement porteur de savoir mais se trouve, à cause de ce même savoir, dans un rapport de confrontation avec son environnement qu'il a l'impression de dominer à partir de son promontoire, sorte de tour d'ivoire illusoire, alors que cet environnement dispose de moyens, telle la censure, pour le condamner au rejet et à la frustration. Il lui reste heureusement la complicité de la femme, ce corps emblème de la question nationale dans l'univers des films, pour l'aider à préserver sa relation féconde et fécondante à la réalité, une réalité toujours sans oukases, sans barbes et sans tchadors, cela va de soi!

**Propos recueillis par
Mohammed BAKRIM**

La porte close,
sur les écrans à partir
du mercredi 26 avril

Quelles sont les dernières péripéties qui ont marqué la sortie de la Porte close?

A cause de la censure, la sortie du film a été retardée d'une année entière, ce qui m'a porté évidemment un préjudice incontestable. Mais, après avoir résisté pendant toute cette période sans résultat, je me suis résigné, la mort dans l'âme, à accepter quelques coupures qui ne dénaturent pas totalement mon propos, dans le but de préserver le droit du public de voir un film auquel il a contribué financièrement à travers le Fonds d'aide. Ce faisant, je persiste néanmoins à croire que la censure est fondamentalement injuste, archaïque, voire illégitime. Je m'explique : au lieu de dénaturer les œuvres qui dérangent, il faudrait au contraire